

Couvées de filles

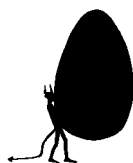


AU DIABLE VAUVERT

Joëlle Wintrebert

Couvées de filles

Nouvelles



Du même auteur

LES OLYMPIADES TRUQUÉES, roman, Kesselring, 1980, J'ai lu, 2009
LES MAÎTRES-FEU, roman, J'ai lu, 1983
CHROMOVILLE, roman, J'ai lu, 1984
BÉBÉ-MIROIR, roman, Fleuve Noir, 1988
LE CRÉATEUR CHIMÉRIQUE, roman, 1988, Folio SF, 2009
LES DIABLES BLANCS, roman, Gallimard, 1993
HURLEGRIFFE, nouvelles, Encrage, 1996
LE VIN DE LA COLÈRE, roman, Hachette, 1998
LA COLONIE PERDUE, roman, Seuil, 1998
LENTEMENT S'EMPOISONNENT, roman, Flammarion, 1999
POLLEN, roman, Au diable vauvert, 2002, 2021
LE CANARI FANTÔME, roman, Balzac, 2005
LES AMAZONES DE BOHÊME, roman, Robert Laffont, 2006
LA CHAMBRE DE SABLE, roman, Glyphe, 2008
LA CRÉODE ET AUTRES RÉCITS FUTURS, nouvelles, Le Béal', 2009
L'AMIE-NUIT, beau livre, Ours éditions, 2010
LES ENFANTÔMES, nouvelles, ActuSF, 2017
L'INQUISITRICE, nouvelle, Ours éditions, 2023

ISBN: 979-10-307-0631-4

© Éditions Au diable vauvert, 2023

Au diable vauvert
La Laune 30600 Vauvert

www.audiable.com
contact@audiable.com

*Se retrouver dans un état d'extrême secousse, éclaircie
d'irréalité, avec dans un coin de soi-même des
morceaux du monde réel.*

Antonin Artaud, Le Pèse-nerfs

Sommaire

Couvées de filles	9
Camélions	47
L'Enfant du lignage	73
Survivre.....	117
Victoire	149
Transfusion.....	163
Invasive évasion	175
L'Œil rouge du coutelier.....	193
La Proie.....	201
L'Été des Martinets.....	227
Intérim.....	239
Crépuscule	261
Te retrouver.....	271
Utopia.....	311
Vertiges de l'amour.....	371
Le Don des chimères	397

Couvées de filles

in *Galaxies* n° 59, 2019

En hommage à Christine Renard

Qui a jamais compris comment s'ouvrent les *portes*? Décrit depuis deux siècles, le phénomène demeure inexpliqué. J'ai reconnu celle-là quand elle s'est dressée devant moi, vaste rectangle d'air trouble et frémissant, et je me suis rué dedans. Sans espoir de retour. Aucune hésitation lorsqu'on est sur le point de perdre la vie...

J'avais quitté Callisto dans l'ombre de son terminateur, je suis sorti dans un midi brûlant où dansaient trois soleils, une géante orange et une binaire bleue. J'ai caché mes yeux, ébloui. L'espace d'un instant seulement parce que j'avais distingué deux silhouettes et je redoutais mes associés trahis. S'ils m'avaient suivi depuis Asgard, ils ne me feraient pas l'aumône d'un procès. Je craignais moins les polices à mes trousses.

Deux exclamations de surprise m'ont rassuré. L'une appartenait clairement à une femme. L'autre

marquait tant d'effroi qu'il était impossible de la relier à l'un de mes poursuivants. J'ai rengainé mon Glock et désactivé ma cuirasse, j'étais sauvé.

— Incroyable ! Il n'y avait personne autour de moi quand j'ai franchi la porte, s'est étonnée la fille.

— Pareil, a renchéri le garçon. D'où venez-vous ?

— Sol III, FrancEurope, printemps soixante-deux.

— Et moi Ville Antarctique, été cinquante-neuf. Vous me raconterez les trois ans qui me manquent ?

Elle a hoché la tête, et tous deux se sont tournés vers moi. Ils fronçaient les sourcils, le regard inquisiteur. En d'autres circonstances, cela m'aurait exaspéré, mais j'étais si soulagé que j'ai lâché un petit rire.

— Eh bien, on ignorait que les portes perturbent l'espace et le temps ?

— Parce que pour vous, c'est l'évidence, monsieur le baroudeur ? Ou juste une attitude, assortie à votre cuir, votre tignasse et vos armes ?

Les poings sur les hanches qu'elle avait joliment rondes sous une taille fine et des seins de statue, la fille me toisait, l'œil furieux. Une frange de cheveux bleu nuit barrait son front. Elle me plaisait, la bougresse, et j'aurais volontiers mordu sa bouche vipérine et le reste de son anatomie.

— J'ai déjà franchi quelques portes, oui. Quand les polices de dix planètes vous traquent, on prend la tangente lorsqu'une issue a le bon goût de s'offrir à vous.

Le garçon s'est avancé, la main tendue. Je l'ai serrée sans hésiter. Impossible de se méfier d'une telle

créature. Tout était délavé, chez lui, le cheveu paille, les yeux pâles, la bouche et le teint anémiques, et jusqu'à ses manières.

— David. Sur Terre, j'étais poète et l'inspiration me fuyait.

— Alors vous avez fui pour la retrouver.

— Ne riez pas. Je n'en pouvais plus de ce monde essoré.

— Belle image. Moi, c'est Maximilien. Et vous, demoiselle?

Elle a haussé les épaules. J'ai insisté.

— On ne passe pas une porte pour jouer. Vous le saviez, n'est-ce pas? Vous le saviez que vous pourriez ne jamais revenir chez vous. Alors pourquoi? Qu'est-ce qui vous a poussée?

Au lieu de me répondre, elle s'est élancée vers le sommet de la colline qui bornait l'horizon. Nous nous sommes hâtés de la suivre. Je me méfiais. Conforme à tous les lieux où s'ouvrent des portes, cet endroit permettait une respiration sans entraves et son environnement immédiat transpirait le calme. Par surcroît, le rideau des feuillus qui couronnaient la crête lui donnait un air familier. Cependant, les ambiances lénifiantes de planètes inconnues m'avaient déjà trompé.

Quand nous avons découvert l'autre versant, mon bras armé s'est abaissé. Une vaste vallée s'étendait en contrebas, émaillée de structures épanouies telles des fleurs, en camaïeu du rose au pourpre. Les verts soutenus de l'herbe, des arbres et des buissons leur faisaient un écrin saisissant.

La fille avait dévalé la pente et s'était arrêtée devant la plus proche, une gigantesque inflorescence

framboise que des lueurs internes animaient d'une faible pulsation.

Soucieux de lui apporter ma protection j'ai couru jusqu'à la rejoindre. Après l'avoir écartée, j'ai frappé la paroi avec la crosse de mon arme. Un son cristallin a retenti, dont l'écho s'est prolongé tel celui d'une cloche.

— C'est creux.

Une remarque inutile, alors j'ai ajouté :

— Je parie tout ce qu'on veut que c'est une habitation.

La fille avait crié, comme si je commettais un acte d'une violence inouïe.

— Vous êtes fou ! Et si quelqu'un vit là, vous y avez pensé ?

Ce n'était pas plus fou que de frapper à une porte afin de s'annoncer. D'ailleurs, une créature sortait de l'habitable par une ouverture qu'un repli nous avait masquée jusque-là. Et presque aussitôt, d'autres s'approchèrent et la rejoignirent. Nus pour la plupart, certains vêtus de voiles chatoyants, ils ressemblaient aux Humains. Je les détaillai un moment avant de remarquer les dissemblances. Pas un obèse, tous sveltes et longs, des visages fins aux bouches menues et aux yeux très grands, des toisons duveteuses teintées de toutes les couleurs du prisme. Après avoir mesuré que l'anatomie des hommes ne se différenciait en rien de la mienne, je m'aperçus qu'il n'en allait pas de même pour les femmes. Des plus jeunes aux plus âgées, elles arboraient une poche marsupiale, lisse et tendue chez les fillettes, détendue et plissée chez les plus vieilles. Lesquelles n'avaient

pas plus de seins que les enfants. Je grimaçai. Ces jolies lianes me semblaient soudain beaucoup moins séduisantes.

Tout ce petit monde échangeait sur un mode excité dans une langue aux sonorités harmonieuses. La gamine sortie de l'habitacle me désignait. Je m'aperçus que je tenais toujours mon Glock et le rengainai. Elle se glissa devant moi et caressa sa fleur, à l'endroit que j'avais heurté. Un geste long, appuyé. Cela me surprit. C'est à l'entourage aimé que l'on réserve d'ordinaire ces gestes de tendresse.

Une femme âgée drapée dans des voiles blancs s'avança. Elle s'arrêta devant la Terrienne sans daigner m'accorder un regard.

—Venez, dit-elle en galactique, vous avez besoin de vous reposer. Les hommes s'occuperont de vos amis.

La fille écarquilla les yeux, image vivante de la stupeur, et la vieille harpie sourit.

—Vous n'êtes pas nos premiers visiteurs, nous avons eu le temps d'apprendre la langue universelle. Sur Ère, et en tout cas dans cette partie de notre monde, c'est moi, Serym, qui prends soin des voyageuses.

Elle lui attrapa le coude et l'entraîna. Un peu dépité, je la regardai s'éloigner, le dos raide, sans un signe d'adieu.

L'un des hommes me touchait le bras.

—Et c'est moi, Amber, qui prends soin des voyageurs, lâcha-t-il en galactique avec un petit rire. Me suivrez-vous ?

Alors que nous nous éloignons à notre tour, je voyais des femmes, des enfants, quelques couples réintégrer les habitacles en forme de fleurs.

David les désigna.

— Quelle beauté ! Ce sont bien des habitations ?

— Oui, ce sont les arches des filles, mais ne vous en approchez pas. Voyez, elles se sont assombries. Votre ami n'aurait pas dû frapper celle de Vanne, elles communiquent entre elles et se montrent facilement rancunières. À peine arrivés, vous ne voudriez pas risquer un accident.

— Vous en parlez comme si elles étaient conscientes et pouvaient se venger de mon petit toc-toc, grognai-je. J'ai découvert bien des merveilles dans les mondes que j'ai visités, mais de la pierre qui pense, ce serait une première.

— Eh bien, vous pouvez l'ajouter à votre liste de merveilles. Les arches sont vivantes, le produit d'une symbiose avec les Èriennes.

— Comment est-ce possible ? s'exclama David.

— Tout comme les Èriennes, les arches sont ovipares. Ce sont les arches qui couvent les œufs des femmes. Après l'éclosion, c'est encore elles qui nourrissent, bercent, consolent, élèvent les petites filles. En échange, les fillettes abriteront très tôt les œufs de l'arche dans leur poche marsupiale. Jusqu'à ce qu'elles soient en âge de planter leur propre maison, de l'élever et de lui prodiguer tous leurs soins.

— Au moins, leurs mères s'occupent des garçons, conclut David. Je n'ai pas eu cette chance.

Amber soupira.

—Détrompez-vous. Les garçons sont livrés à eux-mêmes. Ils naissent plus tard que leurs sœurs, aptes à trouver leur nourriture et à se débrouiller seuls. Il ne leur est jamais donné de goûter la fusion avec l'arche. Cela dit, cette interdépendance est très exigeante. Les hommes, au moins, jouissent de leur liberté.

— Vous en parlez comme d'un lot de consolation.

— Sans doute. Beaucoup d'entre nous souffrent du complexe de l'arche perdue. Petits, nous y vivions à notre guise. Vous comprendrez mieux notre nostalgie ce soir, quand nous vous présenterons la Grande Arche... si elle vous accepte!

C'est de l'autre côté d'un bois touffu, à l'écart, que nous découvrîmes les habitats des hommes, accrochés aux pentes d'un vallon sculpté en terrasses. De savants labyrinthes végétaux répondaient à des tapis de fleurs pour créer des ambiances tour à tour sauvages et ordonnées. Des passerelles festonnées enjambaient le torrent qui bouillonnait en contrebas. L'ensemble irradiait un calme dont je pensai qu'il m'ennuierait très vite.

—Et voilà nos ateliers, annonça Amber avec un grand geste du bras qui englobait le site.

Les «ateliers» semblaient tous bâtis sur le même moule, des constructions carrées percées de grands rectangles horizontaux ou verticaux, guère plus que des bicoques, mais dont les couleurs vives animaient les parois. Pendant que nous marchions, j'avais compris pourquoi la plupart des Èriens allaient nus. La danse méridienne de la géante orange m'avait

transformé en fontaine, et le cuir de mes vêtements collait à ma peau. Quant au malheureux David, il se préparait le pire coup de soleil de sa vie de navet. À défaut du visage, son informe chemise et son pantalon en synthex maintenant détrempés auraient au moins protégé le reste de son anatomie. En revanche, la gaze aérienne qui couvrait Amber, du même ton turquoise que le duvet de ses joues, l'avait gardé au sec.

Je désespérais de trouver la moindre installation sanitaire dans les baraquements des Èriens. Aussi, quelle surprise ce fut, porte franchie, d'éprouver une agréable fraîcheur, et plus encore, après que notre hôte m'eut conduit dans les tréfonds troglodytes de la maison, de bénéficier de la tiédeur relaxante d'une douche, puis de m'endormir à l'intérieur d'une vasque où je ne sais quel liquide détendait mes muscles endoloris.

Je retrouvai David dans la pièce principale. Ses rougeurs s'étaient muées en hâle doré, un nouveau miracle à verser au compte de cette étrange planète. Blotti au creux d'un amas de coussins bigarrés d'apparence moelleuse, Amber nous tendait des coques velues qui ressemblaient un peu à des noix de coco. Il nous montra comment boire par un trou ménagé au sommet et nous découvrîmes avec la même stupéfaction une boisson framboisée, d'évidence alcoolisée. Mon moral remonta en flèche.

La journée s'était avancée pendant que je sommeillais. Accoudé à l'une des larges baies, je regardais en sirotant les ombres s'allonger sur le site. Si l'après-midi brûlant avait vidé les lieux, ils étaient désormais

le siège d'une activité intense. Des enfants couraient et se hêlaient de passerelle en passerelle, des hommes se hâtaient vers quelque tâche, les uns alourdis de paniers, un autre ployant sous une poutre, d'autres encore portaient des instruments qui m'étaient inconnus. Des adolescents rieurs s'aspergeaient avec l'eau du torrent, et je vis deux femmes les rejoindre et se mêler à leurs jeux. Puis David s'approcher d'eux.

Je me tournai vers notre hôte.

— Sauriez-vous m'indiquer où nous sommes? Je n'ai jamais entendu parler de cette planète, et pourtant j'en connais un rayon.

— Je peux vous montrer une carte du ciel dessinée par l'un de vos ancêtres. Un astrophysicien originaire de Sol III comme vous. Il avait franchi la porte en 2089. On dit qu'il s'amusait de cette date, anniversaire d'un violent soulèvement du passé.

Il m'emmena dans la bibliothèque de l'atelier, une pièce où des étagères chargées de rouleaux couvraient chacun des murs. Après qu'il eut déroulé une tige de la taille d'une affiche, dévoilant une carte stellaire, il pointa une constellation.

— Nous sommes ici.

L'étonnement m'avait arraché un sursaut. Le système que l'astronome avait identifié désignait Almach, et la constellation d'Andromède.

— Incroyable! Vous faites un pas dans de l'air qui se brouille, et vous voilà à quelque trois cent cinquante années-lumière de votre point de départ. Je ne comprendrai jamais rien au mécanisme des portes.

— Pas plus que ne l'a compris votre ancêtre. Ni d'ailleurs aucun des visiteurs qui se sont succédé ici.

Vous avez maîtrisé l'espace, mais la dimension du temps vous échappe.

— Parce que les Èriens, bien sûr, la domptent et la gouvernent !

Mon sarcasme resta sans effet. Amber me regardait avec bienveillance.

— Bien sûr, oui. Comment croyez-vous avoir été trouvés si vite par ceux qui vous ont accueillis ? Nous avions prévu l'ouverture de la porte. Et nous savons la programmer si nécessaire.

Je secouais la tête, incapable d'admettre qu'un peuple dont la civilisation me paraissait sommaire soit arrivé à supplanter ceux des autres mondes.

— Vous auriez réussi là où tous les autres ont échoué ? Je croirais plus volontiers à un don de voyance... et à des coïncidences.

— Rien d'aussi peu rationnel. Vous savez, Maximilien, contrairement aux femmes qui se doivent à leurs arches, les hommes de notre monde ont eu des millénaires pour étudier et réfléchir.

— Ohé, Amber, Max ! nous appela David depuis le seuil de l'atelier, j'ai très envie de découvrir la Maison commune. On me dit que c'est l'heure.

Notre hôte acquiesça et nous nous joignîmes aux petits groupes en marche vers ce que je nommais déjà « la vallée des filles ».

Immense bouquet de fleurs minérales, la Grande Arche nous apparut en majesté, rouge sang dans les derniers feux du couchant. Impatient, je précédais Amber quand il me tira en arrière d'une brusque saccade.

—Attendez, souffla-t-il d'un ton effrayé. Il faut respecter un protocole.

Il fit signe à David et nous saisit la main. Nous fîmes un pas à l'ouverture, guettant le bon vouloir de notre hôte. De longs instants s'écoulèrent. Quand Amber nous libéra, il avait l'air intensément soulagé.

—Elle vous accepte, et ce n'était pas donné après ce qui s'est produit à votre arrivée.

—Ce qui s'est produit ? répétai-je sans comprendre.

—Vous avez frappé l'arche de Vanne.

Je retins une exclamation de colère en réponse à cette allégation et pénétrai dans l'immense grotte, curieux de découvrir un être vivant aussi étrange et colossal.

Ce qui marquait de prime abord, c'était moins le lieu lui-même que ses occupants, une foule bigarrée d'adultes et d'enfants. Partout ailleurs, le bruit eût été infernal, mais à l'intérieur du singulier espace, il était réduit à un babil mélodieux et je pensai que c'était un effet des parois en volutes, alcôves et niches étagées du sol à la voûte.

Dans l'atelier d'Amber, l'harmonie des tapis et tentures m'avait frappé. À n'en pas douter, l'exubérance de leurs couleurs, leurs dessins allégoriques et la richesse de leurs textures s'inspiraient de cette cathédrale insolite. Je ne doutais plus d'une forme d'incarnation, tant me semblait grand le contraste entre l'aspect minéral des parois extérieures et la vitalité profuse de parois internes où s'animaient des pseudopodes aux extrémités caressantes. Il m'apparut soudain qu'ils pourraient tout autant se montrer agressifs.

Médusé, j'avancais de nef en nef sous des arcades lourdes de fruits et découvrais, au fil de ma progression, une succession de bassins parfumés où s'ébattaient jeunes et vieux dans le flux incessant des sources. À mes côtés, David, bouche bée, n'était pas moins stupéfait. Quant aux autochtones que nous croisions, ils affichaient une bienveillance amusée.

Avisant une coque velue qui pendait d'une branche et ressemblait à celles dont nous avait déjà gratifiés Amber, je m'empressai de la cueillir et de renouer avec son nectar framboisé. Je me sentais électrique, toutes mes forces mobilisées, l'esprit fourmillant, apte à tout comprendre du monde, de l'espace et du temps, mais j'étais assez aguerri pour mesurer que c'était un effet de l'alcool.

Des hommes se mirent à chanter dans une nef distante, accompagnés d'instruments à cordes. J'admirai la tessiture et la musicalité de leurs voix, moins leur chant empreint d'une mélancolie sirupeuse.

— Une mélodie si triste dans un tel endroit, quel contraste étrange, fit remarquer David entre deux bouchées goulues du fruit qu'il mâchait.

— Ils pleurent l'arche perdue, répondit Amber.

— Perdue? Elle les nourrit et les abreuve, elle n'est pas perdue. Ils peuvent y séjourner.

— À titre temporaire. Passé leur enfance, les arches ne les accueillent plus qu'en invités. Et même enfants, elles se contentent de les tolérer.

— Qui les élève, alors, si ce n'est pas leurs mères? s'étonna David.

— Les filles naissent immatures, expliqua Amber. Sans la fusion avec l'arche, elles mourraient. Les

garçons, bien plus nombreux, naissent matures. Leurs œufs permettent un développement suffisamment long pour que dès l'éclosion, ou dès les heures qui suivent, ils soient capables seuls de se gorger des sucs de l'arche. Il n'y a pas d'échec. Les arches dévorent les œufs impropres à la vie. Quelquefois, leur sélection s'emballe, certaines arches n'autorisent aucune naissance et dévorent les œufs fécondés ou les nouveau-nés. Les gardiennes affirment que les arches ne se trompent jamais, que de cette façon elles éliminent des Èriens qui n'auraient pas survécu, ou très mal.

Une moue assez laide tordait sa bouche, et ses yeux bleu clair avaient viré à l'indigo.

— Un eugénisme plutôt drastique, fit remarquer David.

Je me sentis autorisé à commenter.

— Vous n'avez jamais mis en doute le bien-fondé de ces épurations ?

— Si. Nous sommes un certain nombre à penser que les arches ne sont pas dénuées de pathologies. À commencer par leur dépendance aux Èriennes. Quand celle qui lui a donné naissance la délaisse, une arche se flétrit et se laisse engloutir dans le sol ; aucune ne survit à la mort de sa génitrice.

Je m'étonnai. Si l'interdépendance était si totale, comment l'édification de la Grande Arche avait-elle pu se produire ? Et comment se maintenait-elle ?

Amber soupira. On pouvait donner naissance à des arches indépendantes si un nombre suffisant de femmes acceptaient d'y consacrer des œufs et du temps. Au début, la Grande Arche était née parce

que des Èriennes qui n'avaient pas réussi à élever leur propre maison s'étaient unies afin de créer une résidence commune. Au fil du temps, celle-ci s'était enrichie au point de devenir gigantesque, chaque nouvelle génération de gardiennes y contribuant d'une façon ou d'une autre. Sans ces apports permanents et les soins constants apportés aux lieux, la Maison n'aurait pas survécu à ses créatrices.

Jadis, les Èriennes avaient aussi conçu des arches pour les garçons. Comme ils n'étaient pas capables de les maintenir eux-mêmes, ils y avaient renoncé. Après tout, hors la reproduction, ils pouvaient se passer des femmes. Les relations intimes et profondes ne se nouaient qu'entre hommes. Les filles s'accouplaient volontiers avec eux, mais elles réservaient leur amour à leur arche.

Les hommes avaient alors construit leurs propres habitations. Ils s'étaient mis à tisser, à cultiver, à chasser, à étudier, ils avaient appris à maîtriser l'énergie géothermique et solaire, et ils avaient gagné leur indépendance. Depuis quelques décennies, cependant, ils ne cultivaient ni ne chassaient plus que pour les arches. Ils avaient admis que jamais un produit de leurs récoltes, de leurs élevages ou un gibier ne pourrait rivaliser avec les fruits qu'elles produisaient.

Nous nous étions installés dans une alcôve et j'avais senti avec étonnement le sol et les parois s'adapter à mon corps. Jamais je n'avais eu pareille impression de confort. Amber subissait le feu roulant des questions de David. J'apprenais que les Èriens

occupaient peu leur planète. Seules certaines vallées des zones tempérées permettaient la croissance des arches. Les tentatives de les implanter ailleurs avaient toutes échoué. En conséquence, sans la disparition des arches à la mort des Èriennes, aucune nouvelle édification n'aurait été possible. Ce qui limitait radicalement l'expansion des territoires habités.

— Qu'est-ce qui rend les arches aussi indispensables? s'étonna David. Les poches marsupiales des Èriennes ne sont pas équipées pour permettre aux nourrissons immatures d'y terminer leur croissance?

Amber dandina des épaules, un geste dont j'avais compris qu'il marquait un acquiescement teinté de gêne. Les archives de son peuple indiquaient que la fusion avec les arches avait abouti pour les Èriennes à l'atrophie de leurs mamelles. Plus aucune, depuis bien longtemps, n'était capable de nourrir elle-même ses petits. Il était rare qu'elles en conçoivent du regret tant l'alliance avec les arches leur était profitable. Les hommes, en revanche, pleuraient parfois ces temps anciens où les Èriens avaient tout loisir d'explorer leur planète, et même d'envisager la quitter.

— Et pourquoi pas? demanda David. Aucun de vous n'a tenté de passer une porte?

— Passer une porte et mourir? Nous sommes dépendants des arches.

Je décrochai. J'avais compris que cette planète ne satisferait pas l'objet habituel de ma quête, de substantielles richesses, mais je ressentais une telle béatitude que je repoussai l'idée de m'en inquiéter.

Les paroles d'Amber me berçaient et je commençais à m'endormir quand David me pressa le bras.

— Couvre-feu, m'annonça-t-il avec une grimace. Seules les femmes sont autorisées à dormir ici. Christa peut rester, pas nous.

— Christa ?

— La fille arrivée en même temps que nous.

Comme je renâclais, mécontent d'avoir à me lever, Amber intervint.

— Ne traînons pas, nous risquerions de fâcher l'Arche et demain soir, elle nous refuserait l'entrée.

Le retour aux quartiers des hommes fut morose, quoique beaucoup plus agréable dans la fraîcheur nocturne que dans la touffeur de l'après-midi. David continuait à bavasser et j'allais lui crier de se taire quand il partit en vol plané. Amber se précipita.

— Vous êtes blessé ?

— Je ne crois pas. J'ai buté sur quelque chose.

L'Èrien frotta une sorte de bâton sorti de sa tunique et une vive lueur éclaira le chemin. Un vieil homme gisait à terre, inanimé.

— Ah ! c'est Verny, dit Amber sans émotion particulière. Son âge a eu raison de lui, nous nous y attendions. Je vais prévenir les gardiennes pour l'enlèvement du corps. Vous saurez bien retrouver l'atelier ? Vos chambres ont été préparées.

— Nous sommes tout près, intervint David. Vous ne voulez pas qu'on vous aide à le porter chez lui ?

— Chez lui ? Pourquoi ? Oh ! je comprends. Cela fait partie de vos rites, n'est-ce pas ? Veiller vos défunts, les brûler ou les enterrer ? Chez nous, les morts nourrissent la Grande Arche. Nous aimons

penser qu'ainsi nos amis nous survivent, et que leur esprit ne nous a pas quittés.

Je restai pétrifié tandis qu'il s'éloignait. David baissait la tête, si sonné qu'il ne lâcha plus un mot jusqu'à ce que nous ayons atteint nos chambres. Il m'adressa un faible sourire et disparut dans la sienne. Quant à moi, j'avais saisi deux coques en traversant le séjour, et je bus jusqu'à sombrer dans une bienheureuse stupeur alcoolique.

Au matin, je m'éveillai sans la méforme systématiquement associée à l'ivresse. Ni pulsations migraineuses ni sensations nauséuses. Au contraire, il y avait bien des années que je ne m'étais senti aussi tonique. Après une toilette rapide, je tergiversai quelques instants devant ma tenue de la veille. Pendant que je cuvais, Amber m'avait apporté une sorte de toge. Je décidai que la gaze érienne était définitivement ridicule et que je préférerais crever de chaud plutôt que de m'en affubler. Par ailleurs, mon pantalon de cuir avait un mérite : il m'attirait les regards des Èriennes. À défaut de séduire Christa, j'espérais bien goûter très prochainement à cette chair étrangère. Si j'en croyais mon hôte, les dames ici se montraient peu farouches.

Je sortis avec David, qui avait choisi la robe locale. D'un bleu clair assorti à ses yeux, je regrettais d'avoir à reconnaître qu'elle lui allait bien mieux que ses habits de la veille et lui donnait à peine un air efféminé.

Je l'accompagnai d'atelier en atelier, étonné de la qualité de l'artisanat. Les tisserands, surtout, auraient

pu rivaliser avec les meilleurs ouvriers de la galaxie. Les motifs sophistiqués de leurs tapis et de leurs tentures n'auraient pas déparé des palais. Hélas, quand la porte se rouvrirait pour moi, il me serait impossible d'emporter discrètement l'une de ces merveilles.

Lassé des incessantes exclamations de David, je l'abandonnai devant de longs bacs remplis d'une matière pâteuse. On y fabriquait le papier nécessaire aux presses d'imprimerie que nous avions admirées plus tôt. Je comprenais son émotion, il allait pouvoir imprimer ses poèmes; cependant son adoration m'excédait. Toutes ces techniques ne présentaient d'original que leur caractère ancestral et sommaire.

Je passai rapidement devant des constructions où des enfants des deux sexes psalmodiaient quelque alphabet, traversai le torrent et m'en fus vers la vallée des filles. J'avais conclu de mes visites matinales qu'il était inutile d'espérer trouver chez les hommes l'or ou les perles qu'il eût été intéressant de piller. Les transactions commerciales n'existaient pas, ici. Et dans l'ensemble, les Èriens portaient peu de bijoux. Ce que j'avais pu remarquer, aux chevilles ou poignets des gamins et de quelques adultes s'apparentait à des tissages, sophistiqués mais sans valeur. Pourtant, la vieille chouette qui avait accueilli notre « amie » Christa arborait un plastron de toute beauté. L'extraordinaire éclat de sa pierre n'avait pas échappé à mon œil exercé. Il fallait trouver un moyen d'explorer les arches des filles.

J'errai longtemps de fleur en fleur dans la vallée qui les abritait. À mon grand dépit, les Èriennes que

je rencontrais se détournaient de moi, s'éloignaient ou rejoignaient leur demeure. J'avais compris que je ne pourrais entrer dans aucune sans y être invité. Un moment, je regardai une frêle adolescente soigner ce qui deviendrait sans doute sa maison. La fleur minérale lui arrivait à peine aux genoux. La jeune fille l'arrosait, la concentration crispait son petit visage. D'une besace posée à ses pieds, elle sortit une grappe de fruits dont elle disposa chacun des grains dans les volutes safranées du nid en gestation. Je vis alors une ondulation de serpent agiter les parois du bébé arche et engloutir les fruits, mais je fus plus fasciné encore lorsque la jeune Èrienne extirpa de son sac une sorte de rat phalanger qui se débattait faiblement et le plaqua sur la structure. Il y eut un frémissement vorace et la bestiole disparut. J'aurais juré entendre un bruit de succion. Je comprenais mieux, maintenant, comment la Grande Arche pouvait absorber le corps d'adultes entiers.

Je revins bredouille, cependant j'avais découvert comment, peut-être, me faire accepter. Si les arches savaient synthétiser tout ce dont avaient besoin les Èriens, ce n'en était pas moins un échange. Les ressources du sol ne leur suffisaient pas, il fallait les nourrir. Je partirais en chasse le jour même. À défaut d'utiliser mon Glock au risque de me trouver à court de munitions, je me faisais fort de fabriquer des armes de jet, arc ou fronde. Les dures leçons de mon enfance m'avaient appris à toucher des cibles à coups de flèches ou de pierres.

Il me fallut deux jours de traque pour repérer des traces de gibier et un jour de plus pour surprendre

une petite troupe de coureurs qui s'enfuirent en bondissant et ressemblaient à de grands wallabys. Leçon sévère de la sédentarité, l'environnement proche est vite décimé. On doit chercher toujours plus loin la nourriture. Les Èriens avaient pallié la difficulté comme partout ailleurs d'un bout à l'autre de la galaxie, en élevant des bêtes et cultivant des champs.

À mon retour dans la vallée, je sentais à peine l'animal peser sur mes épaules tant on se massait maintenant autour de moi. Les Èriennes qui m'avaient boudé jusque-là m'escortaient en piaillant, excitées, tandis que je cherchais la fleur digne de mon offrande. Je ne tardai pas à la trouver. Cramoisie, veloutée, somptueuse, elle dominait largement ses voisines. Et le flux des Èriens qui se pressaient à l'entrée indiquait l'intérêt des garçons pour son occupante.

Dès que je les eus rejoints, la nouvelle de ma présence courut de bouche en bouche, un interprète se manifesta, et la jeune fille qui habitait l'arche s'avança pour m'accueillir. Une liane aux yeux vert pâle et à la toison dorée, si semblable à celle dont on m'accusait d'avoir maltraité la demeure à mon arrivée que je les confondis tout d'abord. Je ne fus pas surpris d'apprendre ensuite que mon hôtesse était la sœur de Vanne. Quand l'autre m'avait paru une pauvre petite chose effrayée, Rivelle irradiait la confiance en soi.

Comme Amber à l'entrée de la Maison commune, elle me prit par la main et me fit patienter un instant avec mon fardeau avant de m'inviter à l'intérieur. Elle me délesta du marsupial et, radieuse, disparut dans

une alcôve en emportant la dépouille. Des exclamations joyeuses m'avaient accueilli, et une douzaine de jeunes Èriens, filles et garçons, se pressaient autour de moi. On me tendit une grappe de fruits sombres et oblongs dont la pulpe rappelait celle des raisins terriens. Leur goût un peu âpre me déçut. En revanche, je bus avec entrain le contenu mystérieux d'une vaste coupe. Le liquide d'un blanc opaque aux reflets moirés évoquait à la fois l'orange et le safran, et sa teneur en alcool m'étourdit.

Je tournai sur moi-même, affectant l'air béat de celui qui découvre un site magique – et je n'avais pas besoin de feindre beaucoup tant l'arche de Rivelle était éblouissante. En réalité je scrutais les lieux, en quête d'objets de valeur. Je distinguai quelques rouleaux imprimés à l'apparence vénérable, des tentures et tapis aux motifs admirables, des miroirs ouvragés, en si grand nombre qu'ils trahissaient un narcissisme éhonté, et de beaux instruments à cordes. Je me résignais à ne rien dénicher d'assez petit pour un pillage sans risque quand je les aperçus, alignés, magnifiques, bijoux d'un écrin tapissé d'un tissu soyeux, trois ovoïdes ambrés semblables à celui qui ornait le pectoral de la vieille Serym. Ils luisaient avec autant d'éclat que des diamants terriens et la lumière qui les animait semblait les éveiller à la vie. J'avais trouvé les merveilles que je cherchais.

— Splendide! m'exclamai-je en les désignant quand Rivelle s'approcha de moi et me tendit une nouvelle coupe. Qu'est-ce que c'est?

Elle fit signe à Oural, le garçon qui nous avait servi d'interprète.

— Ce sont des larmes d'arbre à pierres, m'expliqua-t-il. Il existe très peu de ces arbustes qui poussent parfois au creux des arches et qui produisent de grosses gouttes de sève. En séchant, les sphères deviennent si dures qu'elles résistent au feu, aux chocs les plus violents. Il est impossible de les couper ou de les travailler sans un outillage complexe.

J'en avais saisi une et la faisais tourner entre mes doigts.

— Elles sont si belles!

— Aussi belles que rares et recherchées.

— Et celles-ci, elles viennent d'où?

— Rivelle les a reçues de Vanne, sa sœur, dont la demeure a produit l'un de ces arbres. Son arche est pourtant à l'image de cette pauvre fille, un cocon misérable où personne ne voudrait habiter. Elle ferait mieux de donner la plante à Rivelle. Sa sœur en ferait un bien meilleur usage.

Je reposai la pierre et terminai ma coupe. Il existait donc une Èrienne encore plus intéressante à séduire. Je savais pour qui retourner chasser. Inutile de m'attarder davantage. D'autant que l'alcool, les effluves entêtants de trop de corps réunis et le brouhaha des conversations m'abrutissaient. Je saluai Rivelle, pressé d'aller durcir les pointes de mes nouvelles flèches.

Je m'éloignais quand j'aperçus la silhouette élégante de la Terrienne. J'admirai un moment le balancement de ses hanches drapées dans la gaze locale, mais autrement plus séduisant que celui des Èriennes, et me hâtai de la rejoindre. Elle ne semblait pas souffrir de la chaleur, comme si les fruits de la Grande Arche avaient aidé à la régulation de son

corps. Son odeur m'enchanta, et je devinai qu'elle la devait aux sucres dont elle frottait sa peau, à l'instar des Èriennes. Lorsqu'elle me découvrit, ses joues rosirent sous le hâle dont l'avait dotée la géante orange. Ses yeux d'orage ne présageaient rien de bon. Pourtant, ils s'adoucirent et je sentis mon cœur battre plus vite quand la jeune femme prétendit se réjouir de me retrouver. Je n'avais pas abandonné l'idée de la séduire et, pourquoi pas, de quitter Ère avec elle.

— Cette planète est un rêve, s'exclama-t-elle. Jamais je n'aurais imaginé l'existence d'un tel lieu. Je n'ai plus qu'une angoisse, c'est que j'en sois chassée, comme Ève du jardin d'Éden.

Je déchantai. Ère n'avait rien d'un rêve ni d'un paradis, et encore moins pour les femmes.

— Tu devrais aller nue. Qui sait, il finirait peut-être par te pousser une poche marsupiale. Ça complèterait le tableau.

— J'aurais dû me douter qu'un aventurier ne pouvait rien comprendre aux arches.

— Je comprends surtout que ces fleurs parasites dépendent entièrement des Èriennes et qu'elles leur ont volé leur liberté.

— Comment peut-on soutenir une contre-vérité pareille !

Elle s'étouffait de colère et ses yeux gris s'étaient encore assombris sous la frange bleu marine.

— Réfléchis, Christa, et pense un peu à ces filles obligées de servir et dorloter en permanence le lieu qui les abrite faute de quoi ce lieu dépérit et meurt. Ce n'est pas un paradis où l'on pourrait se prélasser sans rien donner en échange.

— Mais elles ont tout, en échange ! De quoi boire, manger, se baigner, un air parfumé, des couches et des caresses délicieuses, des nourrices pour leurs bébés, que demander de plus ?

— Et les hommes, tu as pensé aux hommes ? Relégués à la marge, dans leurs espèces de baraques ?

— Ils se plaignent ? Alors que les Èriennes satisfont tous leurs besoins ? Si les arches exploitent la générosité des filles, que dire des garçons !

— Tirer un coup pour se faire engrosser quand ça vous chante, drôle de façon de satisfaire les garçons. Ils se baisent entre eux, tu le savais ? Et qu'ils ne trouvent l'amour qu'entre les bras d'autres hommes ?

— Et pourquoi pas ? On dirait que ça te choque. Ils doivent bien trouver aussi quelque plaisir entre les bras des filles, sinon la race se serait éteinte. Et puis, les arches acceptent certains couples.

— On a bien dû te dire que dans ce cas, l'homme ne reste jamais qu'un simple invité. Qu'il ne sait même jamais quels enfants il a engendrés ?

— Les Èriens se fichent éperdument de savoir qui sont leurs enfants, Maximilien. Comme un paquet de mâles de la galaxie, d'ailleurs. Ce qui m'étonne, c'est qu'un voleur s'en préoccupe.

Elle s'était plantée devant moi, les poings sur les hanches comme à notre arrivée, l'exaspération rougissait ses joues, et je rêvais d'allumer en elle d'autres foyers incandescents. Abandonnant l'idée de la convaincre, et même de lui expliquer que l'on pouvait piller comme on sculpte, dessine ou compose, je saisis son coude, une invite à poursuivre la promenade.

— Ta vie d'avant ne te manque pas ?

— Pourquoi crois-tu que je l'aie fuie ? J'étais architecte. J'ai contribué à l'édification des lames gigantesques où les bulles nomades viennent puiser leur énergie. Quand on a aidé à créer des habitats mobiles dont le diamètre ne dépasse pas trois mètres et que l'on découvre les arches, à ton avis, quelle est la conclusion ?

— Qu'il vaut mieux butiner toute une planète plutôt que d'être esclave d'un seul endroit, si confortable soit-il.

Reniflant d'impatience, elle m'arracha son bras.

— Butiner ! Et quelles fleurs, dans un monde exsangue et surpeuplé ?

Je n'avais rien à lui opposer. Je n'avais pas seulement passé des portes pour aller pratiquer mon art dans des théâtres neufs. Moi aussi, au départ, je fuyais une Terre à bout de souffle.

Nous approchions de la Grande Arche et Christa s'est éloignée sans un mot. Son dos raide me devenait familier.

Ma seconde expédition de chasse m'avait demandé presque six jours, cette fois. Je ne revenais pas simplement lesté d'un des grands herbivores, une demi-douzaine de rongeurs à longues oreilles et pelage soyeux emplissait mon carnier. Je ne doutais pas de recevoir bon accueil. Comme lors de ma visite à l'arche de Rivelle, une cohorte joyeuse d'Èriens m'escortait. Ils lâchèrent des cris de surprise en découvrant que je ne destinais pas mes offrandes à leur très belle amie, mais à sa sœur, la triste Vanne,

qui se tenait assise devant sa maison, sa tête au duvet pâle engloutie entre ses genoux. Je frissonnai. On aurait dit une version plus petite et dévastée de Rivelle. Une sorte d'eczéma couvrait ses bras, la saleté raidissait ses voiles, une odeur aigre émanait d'elle, très désagréable dans la chaleur.

Quand j'eus posé devant ses pieds le produit de ma chasse, elle leva vers moi un regard apathique et balbutia quelques mots.

— Votre présent vient trop tard, me traduisit Oural qui nous avait rejoints. Vanne ne peut pas vous recevoir, son arche s'est fermée. Elle ne peut pas plus y pénétrer que vous.

Il me montra la grande feuille qui en bouchait l'entrée. Incapable de me résigner à l'idée que je n'arriverais pas à mes fins, je m'avançai pour la pousser et constatai avec stupeur qu'un effet de ventouse rendait bien la fermeture hermétique. Même l'un des petits oreillers que j'avais ramenés n'aurait pu s'y glisser.

Oural me tira en arrière.

— Apportez plutôt vos cadeaux à Rivelle, elle en fera meilleur usage. Vanne a toujours sacrifié sa fleur au profit de sa sœur. Nous le savions tous, comment ça finirait. Dès l'enfance, Vanne a préféré Rivelle à son arche. C'était un accident, au départ, parce qu'elle était encore bébé quand un nouvel œuf de fille a éclos. L'arche a cessé de s'occuper d'elle. Pour survivre, Vanne s'était rapprochée de la nouveau-née. Elle en a conçu un amour contre nature.

— Contre nature? Aimer sa sœur, c'est contre nature, ici?